

MIGUEL VEYRAT

LE VIDE DU CIEL



2003

ELS PLECS DEL MAGNÀNIM

Collection dirigée par Ricardo Bellveser

74

Traduction:

Daría Rolland-Pérez et Jean-Claude Rolland

© Miguel Veyrat, 2003

© De la presente edición:

Institució Alfons el Magnànim

Diputació de València, 2003

Quevedo, 10

46001 València

alfons.magnanim@diputacion.m400.gva.es

www.alfonselmagnanim.com

Dessin de Miguel Veyrat pour la couverture
et les initiales de chapitre de Juan Ramos

Dépôt légal: V-4457-2003

Imprimerie Lluís Palacios, Sueca

*Poursuite du voyage contre la lumière confuse,
là où la mort j'écris, la vie a son mot à dire*
JORGE VALDÉS DÍAZ-VÉLEZ

MA MÈRE
ma terre
ma tombe
à l'unisson m'appellent.

Et ma maison
mes yeux
mes mains
ressemblent à la nuit.

LA CLÉ de ma langue
a profané ta demeure:
seule une voix résonnait
entre le couchant et l'aurore.
J'ignore même qui vit
en cette nuit,
qui chante,
et même qui est mort.
Il faudra tout renommer
à la lumière indécise de cette vie:
*toi, tu vas droit à la source,
malgré la nuit.*

EN ARRIÈRE DE TA VOIX
—raison qui s'embrase
parmi les rires et les jeux,
dans l'espace
de lumière noire je cherche

À renaître
—ou bien à naître sans mourir,
comme au moment
fragile de ton esprit
où tu me conçus

Et que devint
soudainement chant
la nuit infinie
—ta propre peur, ma propre
crainte de prononcer ton nom.

QUAND JE SERAI MORT
je ne pourrai plus
faire le compte du temps.

Toi en revanche,
tu seras là si,
parler de toi, m'est permis.

Point zéro. Éclat
de l'autre, murs
peints de soleil:

Sur ma langue
le couchant se lève
chaque jour.

DÉMESURÉMENT
sombre le cœur:
Entre donc
ou chante
sur le seuil *aime*
ou fais
ce que voudras
Viens près de moi
ou reviens
à la mémoire!

—J'apprends
les nouvelles mélodies:
Liberté
ou crime

Hymne ou vide.

POÉSIE, métaphore
du silence
qui chante
quand Dieu se tait:

Chante, brise
les falaises
de brume. Voici
que renaît oraison

Ma propre voix.
Envahis-moi
de tes paroles
Pour l'amour de Dieu, chante!

Ou il n'y aura plus
que des sons purs
sans soif
ni saga ni sens.

AVEC MOI
vient la mort,
l'inopiné, le hasard qui assèche
les racines noueuses
—poussière et temps
sous l'arbre.
Elle sera là
jusqu'à ce que ton chant
retentisse au petit matin
—halètements d'oiseaux
attendant
d'être nés
Nous dissolvant inopinément.

JE PLONGE dans le néant
en un piqué de faucon.
Je sais que de nouveaux morts
sont en train de monter
jusqu'à la glèbe. Voici
venir ma mort végétale
afin que naissent rires
et désirs! À l'autre
je donne ma vie
les chants et funérailles.
Moi, je ne suis nul autre que toi
quand tu accours pour me faucher.

ÂME, JE T'APPRENDS
chaque fois qu'un nouveau mort
parvient à se fondre dans l'essence
de cet homme
—aveugle immortel,
qui survit en moi.
Éternel rameur
sillonnant les veines
de l'argent silencieux,
j'aide le vent à dérober
force soma en Orient.
Ensemble nous confisquons
quelques individus à mon espèce
pour rire et de bonheur jouer
à les croire immortels.

FORCÉ D'ÊTRE
—inadapté à tout,
seule ma mort
parviendra à renvoyer mon image
en ton infime copie visible

Oh Cosmos! En constante
rupture avec ta bonté
première, je renonce
à être un tout: Je ne veux pas
te transformer.

Ma propre mort
—péché originel,
nous mêlera dans le miroir
pour un définitif abandon
de la violence sans fin.

UN BREF INSTANT
je me prends pour un ange
et construis
des colonnes d'infini.
Mais le sang
m'emmène jusqu'aux fosses
qui nous aveuglent
illuminent et dispersent
dans les nimbes
d'autres ombres.
Laconique et distant
—tel un guerrier,
ma propre mort je boirai
en méprisant tes aumônes:
cogitations chants pensées.
Je ne chanterai nullement
pour croire que je vis.

ET SI TU CESSAIS D'ÊTRE
voyage ou maléfice saut ou fleuve
pour n'être que l'image
de la vie territoire
et de l'immense limite de mon espèce?
Quand il n'y aura dans la lumière
intermédiaire ni rêve
ni métaphore pour nous séparer
seule une trace me fera croire
immortel —neige qui supprime
le monde en tombant doucement
sur les vivants et sur les morts.
Ainsi laisserai-je cette terre
insomnieux détour entre deux abîmes:
Et alors toi aussi
Oh mort! tu mourras. Pour être
une fois de plus un ciel vide.

LES DIEUX NAISSENT
dans les brumes des vallées
de la mort —où demeurent
enfin possibles
les choses imaginées.
Froides, elles dévalent
dans la plaie incurable
—où un n'est pas fraction
de deux mais le pur néant.
Lorsque s'achèvera cet incendie
et que les braises de nos noms
s'éteindront à jamais
Tout dans le ciel retrouvera
la quiétude antérieure.

QUAND je n'aurai plus d'ombre
et que s'envolera vers le nord mon génie
—parmi l'eau et les miroirs,
je viendrai avec le vent te voir.

Ombre noire ou ombre claire
—toujours je serai pour l'autre
un rêve brisé sous le crâne:
Mon double dort avec moi.

CHANTE et marche
dans la voie royale:
Dis-toi qu'il n'y a pas de mort
que c'est toi seulement
qui es en train de mourir.

SOLSTICE vapeur diffuse
de la terre brûlée:
Ouvre-moi à la lumière
vérité qui danse sans but.

NOSTOS

*À la mémoire
de Cesare Pavese
et de J. A. de Goytisoló*

AH, SI TU ÉTAIS encore possible!
Si tu pouvais à nouveau
prononcer ta parole
en un moment dépourvu de temps
et faire, comme au jour premier,
que tout fût possible:
Par exemple, rentrer à la maison
en chantant. J'inventerais
alors pour toi
un nouvel alphabet,
où aimer consisterait
à prononcer ce mot lentement,
avec toutes ses lettres,
avec ton propre accent, à toute heure
en un lieu sans date
qui fût à chaque pas, à la fois,
destination et départ —et retour.

JE N'AURAI PAS PEUR de la mort
lorsque s'achèveront les mots,
car ma voix s'anime
au vent qui donne la vie,
qui s'agite
ou qui brille en sombre majesté,
et qui parfois frémit.
C'est plus fort
que l'amour et que la peur,
et plus fort
que la mort tout entière. (Un coq
chantera lorsque s'achèveront
les mots
—mystère: Moitié rêve
et moitié miroir l'aiguillon, silence).
Je serai enfin réel: je mourrai
en train d'agir, en train de vivre.

*LA MORT VIENDRA et elle aura
tes yeux. Et les miens ne sauront
vers quel nord se tourner,
à quel resplendissant néant
remettre la nouvelle image,
à quel puits.*

Lorsque la brume dissoudra
ma mémoire, je regarderai
vers l'intérieur cherchant un sens
aux frontières, aux flammes
et aux roses. C'est moi qui serai
ton ultime regard. De tes propres
yeux je regarderai ma mort.

TU REVIENDRAS novice
et illuminée, réclamer
le miroir congelé
dans mes pupilles. Même ma langue
ignorera où se trouve
ma conscience, formulant
à nouveau les questions: Au-delà
de la limite, par dessus
les voix. Tu viendras. Et tu parleras
ma langue. Et je jouerai avec elle.
À l'angle droit
de mon dernier regard —impossible
raison, voûte obscure
des espaces à l'ombre,
à nouveau je te regarderai.

JE me laisserai porter par ton souffle,
si léger qu'il me conduira
—sans but,
au-dessus des vallées qui précèdent
les bois où tu portes le regard.
Toi, tu vas plus loin que là où
je vois, mais tu me laisses seul
pour que je monte jusqu'à l'abîme.
J'oblique. Je bois ton souffle.
Je me voile la face refusant de voir
le premier reflet
qui m'attend là-bas et qu'à jamais
j'emporterai dans le verre
de mes yeux. Je tomberai donc
vers le haut, en tournoyant
muet et aveugle, transparent.

J'OUVRE les yeux et meurs,
mémoire réchappée d'un autre exil
qui parcourt la peur.
Peut-être un dieu atterré
comme l'enfant qui me regarde —vie perdue.

JE NE VEUX être
que lumière de soleil
peinte sur un mur.

*Le reste git en ce point de lumière
que nous appelons l'Ombre, le grand Point antérieur aux
dieux vers lequel...*

RICARDO REIS

L'édition du numéro 74 de
ELS PLECS DEL MAGNÀNIM,

Le vide du ciel

de Miguel Veyrat,

l'impression s'est effectuée sur papier Torreón,
aussi bien pour l'intérieur que pour la jaquette du livre,
avec une typographie Didot pour le texte.

Achévé d'imprimer

le 28 Novembre 2003,

à Sueca,

aux ateliers d'imprimerie

de Lluís Palacios

